

BEN EZER NGOMA

ÉCHO DES
ITINÉRAIRES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526948

Dépôt légal : avril 2026

*À ma mère,
dont le silence fut l'encre de mes premiers souvenirs.*

*À ma femme,
dont la lumière rend mes silences respirables.*

*À ma famille,
roc silencieux dressé contre la tempête.*

Les livres de poésie, surtout lorsqu'ils surgissent à la lisière de la première publication, possèdent une nature particulière : ils sont moins des monuments que des seuils. Leur valeur ne réside pas seulement dans ce qu'ils accomplissent – ce qui, dans l'ordre d'une œuvre encore en formation, demeure nécessairement partiel –, mais dans ce qu'ils rendent possible, dans cette ouverture qu'ils ménagent entre une expérience intime et l'espace plus vaste où la parole poétique commence à circuler, à se confronter, parfois à se transformer sous le regard d'autrui. C'est dans cet entre-deux, fragile et fécond à la fois, que s'inscrit le recueil que le lecteur tient aujourd'hui entre ses mains.

L'auteur de ces pages ne m'est pas inconnu. Nous avons partagé, il y a plusieurs années, ces lieux discrets, mais déterminants que sont les ateliers d'écriture, espaces où des voix encore incertaines, mais déjà travaillées par la nécessité de la langue, apprennent à éprouver la résistance des mots, à mesurer l'écart entre l'émotion première et la forme qui pourra l'accueillir, parfois la transfigurer. Ceux qui ont fréquenté ces ateliers savent qu'ils ressemblent à des laboratoires d'alchimie lente : les textes y circulent, s'y frottent, s'y contredisent ; chacun y découvre, non sans une part de vertige, que l'écriture n'est jamais un simple déversement de sentiments, mais une architecture instable où le rythme, l'image et la syntaxe doivent négocier leur place.

C'est donc avec cette mémoire partagée – mémoire d'un compagnonnage d'écriture plus que d'une autorité critique – que j'ai lu *Écho des itinéraires*. Le manuscrit ne m'est pas parvenu comme une œuvre prétendant d'emblée à la clôture esthétique ; il s'est présenté, au contraire, comme une cartographie encore mouvante, un ensemble de poèmes qui, tout

en cherchant leur propre gravité, laissent apparaître les lignes de force d'une sensibilité en train de se définir.

Le titre du recueil indique déjà l'orientation de cette recherche. L'itinéraire, dans l'économie symbolique de la poésie, excède largement l'idée d'un simple déplacement géographique. Il renvoie à une manière d'habiter le temps, d'éprouver la distance, de comprendre que l'existence humaine se déploie rarement en ligne droite et qu'elle s'apparente davantage à ces tracés irréguliers que dessinent les fleuves lorsqu'ils contournent des reliefs invisibles.

Chez Ben Ezer Ngoma, cet itinéraire est d'abord celui de la mémoire, laquelle, loin d'apparaître comme une archive immobile, fonctionne plutôt comme une matière vibrante, une sédimentation de gestes, de lieux et de visages qui, lorsque le poème les convoque, reprennent une densité presque tactile. Plusieurs textes du recueil reviennent ainsi vers des scènes originelles : la figure maternelle, dont la présence rayonne dans l'imaginaire du livre ; la famille élargie, qui apparaît moins comme une simple donnée sociologique que comme un espace de reconnaissance affective ; enfin la terre congolaise elle-même, dont les paysages et les odeurs traversent le texte avec la persistance d'un parfum ancien.

Cette fidélité aux lieux habités confère au recueil une tonalité particulière. Loin d'une poésie abstraite, qui flotterait dans une indétermination conceptuelle, les poèmes de Ben Ezer Ngoma demeurent attachés à une géographie concrète : les marchés, les quartiers, les boissons partagées, ces moments de sociabilité où la parole circule avec une liberté que les institutions officielles ne connaissent guère. Une telle attention au détail du monde vécu rappelle, de manière diffuse, ce que certaines grandes voix de la littérature africaine ont su accomplir lorsqu'elles ont transformé l'expérience locale en matière poétique.

Il serait pourtant inexact de lire ces pages comme une simple reprise d'un héritage. Les influences littéraires, même lorsqu'elles demeurent souterraines, n'agissent jamais comme des matrices immuables ; elles se recomposent dans chaque trajectoire individuelle. La poésie francophone du

XX^e siècle – de la majesté incantatoire de Senghor aux torsions syntaxiques d'un Tchicaya U Tam'si, sans oublier l'ironie dévastatrice de Sony Labou Tansi – a offert aux générations suivantes un répertoire d'attitudes poétiques. Mais chaque écrivain, lorsqu'il entre dans cette tradition, doit y tracer sa propre diagonale.

Le livre que l'on va lire témoigne précisément de cette tentative : une tentative encore en devenir, mais déjà perceptible, de transformer la mémoire personnelle en espace d'énonciation poétique. L'auteur y déploie une langue volontiers lyrique, qui n'hésite pas à convoquer les images de la nature, les métaphores de la lumière ou du fleuve, les invocations adressées aux figures tutélaires de la famille. Ce choix d'une diction ample, parfois solennelle, inscrit le recueil dans une tradition où le poème demeure proche du chant.

Toutefois, à mesure que l'on avance dans la lecture, certaines inflexions plus discrètes apparaissent. Des passages, moins portés par l'emphase que par une sorte de gravité intérieure, laissent affleurer une parole plus retenue, presque méditative. Là, le poème semble se resserrer autour d'une émotion précise, comme si la langue, après avoir exploré les ressources du lyrisme, cherchait un centre de gravité plus intime.

Ces variations ne constituent pas une faiblesse ; elles signalent plutôt la dynamique propre à un premier livre. Toute entrée en littérature implique un temps d'exploration, période durant laquelle l'auteur éprouve plusieurs régimes d'écriture, plusieurs rythmes, plusieurs intensités. Les grandes œuvres que la critique célèbre aujourd'hui ont souvent commencé par ces tâtonnements féconds, par ces livres où l'on perçoit déjà les thèmes futurs sans que leur forme définitive soit encore stabilisée.

Dans cette perspective, *Écho des itinéraires* peut être compris comme le moment inaugural d'une trajectoire. L'auteur y rassemble les motifs qui structurent son imaginaire : l'attachement aux origines, la reconnaissance envers la famille, la conscience de l'éloignement et du temps. Ces

motifs se répondent d'un poème à l'autre comme les variations d'un même thème musical.

La mémoire familiale, notamment, traverse le recueil avec une intensité particulière. La figure de la mère, autour de laquelle s'organise une part importante de l'émotion poétique, apparaît comme un foyer symbolique où se condensent à la fois la gratitude, la nostalgie et la fidélité aux origines. Dans beaucoup de traditions littéraires, la mère incarne cette présence archaïque qui précède la parole elle-même, cette matrice où se forme l'identité affective du sujet.

Les lieux du Congo, quant à eux, surgissent comme des balises géographiques dans l'économie du livre. Ils ne sont jamais de simples décors ; ils fonctionnent plutôt comme des points d'ancrage, des repères grâce auxquels la mémoire peut se déployer sans se dissoudre dans l'abstraction. La poésie, lorsqu'elle s'appuie sur de tels lieux, acquiert une densité presque charnelle : elle devient une manière de toucher le monde à distance.

Il faut également reconnaître, derrière ces textes, la persévérance nécessaire pour transformer un désir d'écriture en livre. La publication d'un premier recueil suppose toujours une obstination silencieuse : corrections, réécritures, hésitations interminables devant une strophe dont l'équilibre demeure incertain. Ceux qui imaginent que la poésie naît d'un simple élan d'inspiration ignorent la part de travail minutieux qui accompagne chaque vers.

Cette patience de l'écriture se perçoit dans la texture même du recueil. Les poèmes avancent souvent par images successives, comme si l'auteur cherchait à approcher son objet par cercles concentriques. Le lecteur attentif remarquera que certaines métaphores reviennent d'un texte à l'autre – la lumière, l'eau, la mémoire – formant une constellation d'images qui contribue à l'unité du livre.

Il appartient désormais au lecteur d'entrer dans cet univers avec la disponibilité que requiert toute poésie. Un poème ne se livre jamais immédiatement ; il demande une lecture attentive, presque une écoute. La langue poétique fonctionne à la manière d'une chambre d'écho : chaque mot y résonne avec

d'autres mots, chaque image ouvre une perspective inattendue.

Si j'ai accepté d'accompagner ce livre par quelques pages liminaires, c'est aussi parce que la littérature se nourrit de ces gestes de transmission. Aucun écrivain ne se forme dans un isolement absolu. Derrière chaque œuvre publiée se tient une constellation de lectures, d'amitiés, de discussions passionnées sur la syntaxe ou la métaphore, parfois même de désaccords féconds qui obligent la pensée à se préciser.

La relation qui me lie à l'auteur relève de cette constellation. Nous avons partagé des moments d'écriture, des conversations où la poésie apparaissait tantôt comme une discipline exigeante, tantôt comme une aventure presque corporelle de la langue – une manière de plonger les mains dans la matière verbale pour en extraire des formes nouvelles, un peu comme l'artisan qui, manipulant l'argile, découvre soudain sous ses doigts une figure qu'il n'avait pas prévue.

Je ne sais pas quels chemins futurs empruntera la poésie de Ben Ezer Ngoma. Les œuvres véritables se construisent toujours dans la durée, par approfondissements successifs, par livres qui déplacent peu à peu leur propre horizon. Mais je sais qu'un premier recueil possède déjà une vertu essentielle : il rend publique une voix qui, jusque-là, demeurerait confinée à la solitude du manuscrit.

Ce passage de l'ombre à la lumière, qui peut paraître anodin, constitue en réalité un moment décisif. Dès qu'un texte devient livre, il entre dans une circulation imprévisible : il rencontre des lecteurs inconnus, suscite des interprétations auxquelles l'auteur lui-même n'avait pas songé, se trouve confronté à des regards critiques qui l'obligent à se redéfinir.

Peut-être est-ce là, finalement, le véritable sens de ces *itinéraires* évoqués par le titre. Les chemins du poème ne s'arrêtent pas à la page ; ils continuent dans l'esprit de ceux qui le lisent, qui l'interrogent, parfois qui le contestent. La littérature, en ce sens, n'est jamais un monologue.

Que le lecteur accueille donc ce livre pour ce qu'il est : la première balise d'un parcours poétique, la trace écrite d'une mémoire qui cherche sa forme, l'offrande d'une voix

qui accepte désormais de se mesurer au vaste espace de la lecture.

Et que l'auteur poursuive son chemin. La poésie, comme toute aventure digne de ce nom, avance par étapes, par livres successifs, par approfondissements que nul ne peut prévoir à l'avance. Les véritables itinéraires, ceux qui méritent ce nom, ne cessent jamais de se transformer.

Emeraude KOUKA

I - RACINES

MAMAN

Je suis le fils ardent de tes vastes entrailles,
Né du feu souterrain, des houles, des batailles.
Ton sang battait en moi comme un Ngoma sacré,
Ton souffle m'enveloppait d'un horizon entier.

Tes veines furent l'essor des fleuves en furie,
Tes mains, les forts dressés contre l'ombre et l'envie.
Avant que la lumière éclaire mes chemins,
J'étais l'écho secret qui dormait dans tes mains.

J'ai porté tes éclats dans mes bras brûlants,
J'ai veillé sur tes nuits et sur tes chants.
Tes larmes ont dansé sur mes mains comme des pluies,
Et j'ai appris tes silences, tes colères, tes envies.

Mère, ô femme d'ébène, levée dans la tempête,
Ton front porte l'éclair que le siècle répète.
Tes bras sont des remparts où mon sang s'interprète,
Ton pas fend le silence et mes songes s'apprêtent.

Tu fus l'aube dressée dans la nuit des orages,
La flamme au cœur vibrant, la sève des visages.
Ta voix roule plus loin que l'abîme et la mer,
Tambour battant ma chair d'un héritage amer.

Le vent raconte la force de tes bras,
Et les rivières chantent tes luttes sans trépas.
Même les éclairs, dans leur danse d'éternité,
Reconnaissent ton cri, ton souffle et ta clarté.

Et moi, fils de ta sève et gardien de ta flamme,
Je porte ta ferveur comme un glaive et une arme.
Mes silences profonds, abreuvés de ta foi,
Éclatent en ton nom quand je reprends ta voix.

Je suis le fils debout de tes vastes entrailles,
Ton cri, ton océan, tes luttes sans murailles.
Et si le temps sépare nos âmes, nos pas,
Ton cœur demeure en moi, phare qui ne s'éteint pas.